



Chapitre 12 : LE PARFUM SUBTIL DU JASMIN

Par jjswann

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

La berline noire glissait dans les rues silencieuses de Londres, ses phares projetant des faisceaux discrets sur les façades endormies. À l'intérieur, un silence oppressant s'était installé, uniquement troublé par le ronronnement feutré du moteur.

Bond, adossé contre le cuir impeccable de la banquette, fixait Kan.

Elle était assise en face de lui, sa silhouette élégante baignée par la lumière intimiste de l'habitacle. Ses yeux noirs, insondables, semblaient vouloir percer la carapace de l'agent du MI6, traquant la moindre faille. Entre eux, flottait une fragrance douce mais entêtante de jasmin. Bond ne pouvait ignorer cette odeur : à la fois envoûtante et dangereuse — comme une promesse voilée de menace.

Kan brisa le silence, sa voix douce mais tranchante résonnant comme la lame d'un rasoir.

— Vous sentez ce parfum, James ? Je peux vous appeler James ? demanda-t-elle, un léger sourire jouant sur ses lèvres.

Bond fronça légèrement les sourcils, mais son expression resta impassible.

— Jasmin, n'est-ce pas ? répondit-il d'un ton neutre, les yeux fixés sur elle.

Kan acquiesça lentement, ses doigts effleurant l'accoudoir en cuir.

— Le jasmin a toujours été une odeur importante pour moi. C'était la dernière empreinte olfactive de mon enfance, avant que tout ne bascule.

Bond demeura silencieux. Son instinct lui dictait d'écouter : elle avait quelque chose de crucial à révéler.

Kan détourna brièvement le regard, pour la première fois peut-être, semblant hésiter à parler. Quand elle reprit, sa voix était plus basse, plus intime — comme un murmure venu du passé.

— Je suis née à Calcutta, James. Pas dans les grandes avenues bordées d'hôtels ou les quartiers affairés où l'argent coule à flots. Non. J'ai grandi là où la vie ne vaut rien, où l'on apprend trop tôt à survivre.

Bond ne répondit pas. Il connaissait ce ton. Celui des gens qui n'oublient jamais.

— Ma mère... Elle était digne. Même dans la misère, elle refusait la honte. Chaque jour, elle se battait pour m'offrir un semblant de normalité. Mon père, lui, est tombé malade. Gravement. Un mal que personne ne pouvait soigner, pas là-bas.

Elle marqua une pause. Son regard s'assombrit.

— J'avais quatre ans quand ils sont venus. Un couple australien. Riches, puissants. Leur fortune venait de l'industrie pharmaceutique. Ils m'ont choisie. Comme on choisit un bijou rare sur un marché.

Bond perçut le changement. Ce n'était plus une confession. C'était une mise à nu contrôlée. Une rage froide, canalisée.

— Toute mon enfance, j'ai cru avoir été abandonnée. J'ai cru que ma mère m'avait offerte à ces étrangers... sans un regard en arrière.

Un sourire amer effleura ses lèvres.

— Mais ce n'était pas un abandon. C'était un marché. Une transaction. En échange de la promesse de soins pour mon père, ils m'ont achetée.

Le silence dans la berline devint pesant. Bond savait ce qui allait suivre.

— J'ai découvert la vérité à vingt-cinq ans. Les archives familiales. Les comptes dissimulés. Et j'ai compris : ils n'avaient jamais eu l'intention de sauver mon père. L'argent n'est jamais arrivé. Il est mort seul, dans un hôpital surpeuplé. Pendant qu'eux m'habillaient de soie.

Elle inspira profondément. Puis :

— Alors j'ai décidé qu'ils méritaient une fin à la hauteur de leur trahison.

Elle fixa Bond. Son regard était une arme.

— Le jasmin... C'était le parfum de ma mère. Elle m'en mettait derrière les oreilles, chaque soir, avant de me border. Une bénédiction. Un talisman. C'est devenu mon arme.

Bond comprit.

— Une goutte d'un composé indétectable, glissée dans leur thé. Pas de violence. Pas de drame. Juste... le parfum de mon enfance. Leur dernier souffle baigné dans une fragrance qu'ils n'auraient jamais dû souiller.

Elle sourit enfin, presque paisible.

— C'est ainsi que j'ai fait mon deuil.



Bond demeura immobile. Mais dans son esprit, les pièces commençaient à s'assembler.

Ce n'était pas seulement une vengeance. C'était une naissance.

Kan s'installa plus confortablement, croisant les jambes. Son ton se fit plus calme, presque détaché.

— Ce que j'ai fait ce soir-là m'a libérée. Mais cela m'a aussi transformée.

Je suis devenue l'héritière de leur empire. Une fortune colossale. Une industrie pharmaceutique florissante...

Tout ce qu'ils avaient bâti dans le mensonge m'appartenait désormais.

Elle observa Bond, comme pour guetter une réaction. Il resta impassible, mais il comprenait. Elle ne se contentait pas de raconter une histoire : elle livrait un manifeste.

— Je suis partie d'un constat simple, James. L'humanité est régie par la force et la peur.

Ceux qui ont les moyens dictent les règles, imposent leur vision du monde, décident qui vit... et qui meurt.

Elle se pencha légèrement vers lui, réduisant l'espace entre eux, sa voix devenant un murmure envoûtant :

— Si le mal est une arme, pourquoi ne pas le retourner contre ceux qui l'utilisent ?

Bond ne bougea pas. Mais il sentait, derrière chaque mot, la conviction d'une foi radicale.

— J'ai fondé Hope-Medicals avec une idée : rééquilibrer le monde.

D'un côté, financer la médecine là où les puissants ne veulent pas investir.

Sauver les oubliés. Offrir traitements, vaccins, infrastructures médicales.

Elle marqua une pause. Une respiration dramatique.

— Et pour financer cela ?

J'ai perfectionné ce que mes parents adoptifs faisaient déjà dans l'ombre : transformer la maladie en pouvoir.

Son sourire revint, plus acéré.



— J'ai fourni aux puissances ce qu'elles cherchaient : des armes biologiques.

Mais sous contrôle. Illusion de maîtrise.

Pendant ce temps, elles finançaient mes hôpitaux, mes centres de recherche.

Elles m'alimentaient pour mieux se croire protégées.

Elle s'arrêta un instant, observant Bond. Son regard restait froid, mais son silence trahissait un effort de concentration. Il analysait chaque mot. Chaque inflexion.

— J'ai fait du mal une arme du bien. Et du bien, une illusion pour justifier le mal.

Bond soutint son regard. Cette phrase, il l'avait déjà entendue. Sous d'autres formes. Chez d'autres monstres.

Mais ici... ce n'était pas une justification. C'était une idéologie. Un système.

Kan s'adossa à nouveau, ses yeux plongés dans les siens.

— Vous me voyez comme un monstre, n'est-ce pas ? demanda-t-elle doucement.

Il prit une seconde avant de répondre.

— Je vois surtout quelqu'un qui joue avec des forces qu'elle ne contrôle certainement plus.

Kan esquissa un rire léger. Presque tendre.

— Vous vous trompez, James.

Je contrôle tout.

Le silence dans la berline était redevenu oppressant.

Un poids invisible écrasait l'habitacle, suspendu entre deux volontés contraires.

Bond n'avait pas bougé. Son visage restait impassible, mais dans son regard... quelque chose avait changé.

Puis, dans un mouvement fluide, sans la moindre hésitation, il dégaina son Walther PPK et le pointa droit sur Kan.

Elle ne broncha pas.

Un sourire, discret mais indéniable, se dessina lentement sur ses lèvres.

Son regard glissa du canon de l'arme aux yeux de Bond, calmement, presque avec tendresse.

Elle cherchait la faille. Elle savait qu'il y en aurait une.

— Vraiment, James ? murmura-t-elle. Sa voix caressait l'air, comme une lame de soie.

Bond ne répondit pas. Son bras ne tremblait pas. Son index était posé sur la détente.

— Donnez-moi une seule raison de ne pas le faire, articula-t-il, la voix aussi glaciale que l'acier de son arme.

Kan haussa à peine les sourcils, amusée. Elle tapota l'accoudoir du bout des doigts, comme si elle savourait une liqueur au coin du feu.

— Parce que si vous appuyez sur cette gâchette, votre ami Q est condamné. Définitivement.

Bond serra imperceptiblement la mâchoire. Il ne lui offrit pas la satisfaction d'une réaction. Mais elle savait.

Elle avait touché juste.

— Vous bluffez.

— Oh, James... Elle laissa échapper un rire léger, presque musical.

Vous me sous-estimez encore.

Son regard s'assombrit, plus précis.

— Le remède que vous cherchez ? Ce n'est pas une fiole oubliée dans un coffre-fort.

C'est une formule. Un équilibre instable de molécules sensibles. Une erreur... et c'est pire que la maladie.

Elle le fixa intensément.

— Q n'a pas besoin d'un miracle. Il a besoin du bon miracle.

Et moi seule peux vous le fournir.

Bond ne broncha pas, mais l'ombre d'un doute traversa son regard.

Elle avait senti ce micro-changement. Et s'en nourrissait.

— Vous croyez être en contrôle, James ? dit-elle en secouant doucement la tête.

Mais regardez-vous. Vous tenez une arme, et pourtant... ce n'est pas moi qui perds cette partie.

Elle se pencha lentement vers lui.

— Tirez, si vous voulez. Mon sang imbibera le cuir de cette voiture...

Mais Q sera mort. Et vous le savez.

Bond resta figé. Le canon du Walther ne tremblait pas. Mais dans ses yeux, la certitude se fissurait.

Kan inclina légèrement la tête, comme un chat observant sa proie.

— Vous hésitez. Vous ne le ferez pas tant que vous n'êtes pas sûr que ce monde serait meilleur sans moi.

Un silence tendu s'installa. Puis elle souffla, un sourire en coin :

— Et vous n'êtes pas sûr, n'est-ce pas ? Que je sois vraiment le monstre que vous voulez voir en moi...

Bond la fixait toujours. Mais elle avait gagné une chose : quelques secondes.

— Alors faisons un marché. Vous baissez votre arme. En échange, je vous donne la vérité.

Pas des rumeurs. Pas une façade.

La vérité sur Hope-Medicals.

Sur ceux qui sont vraiment aux commandes.

Bond resta immobile. Il sondait son visage, cherchait le mensonge.

Mais il ne voyait que calme... et contrôle.

Puis, lentement, il abaissa son Walther.

Kan sourit. Un sourire calme. Triomphant.

— Bien. Maintenant, parlons sérieusement.

Bond ne bougeait pas.



Le Walther PPK toujours en main, mais son emprise n'avait plus la même fermeté.

Ce n'était plus un geste de domination. C'était un rempart. Fragile. Contre ce qu'il entendait.

Kan observa ce détail avec un sourire imperceptible.

— Vous pensez combattre une organisation terroriste, James ?

Vous croyez que Hope-Medicals est l'œuvre d'un esprit malade, isolé ?

Sa voix était basse, lente, comme une injection lente de poison dans l'oreille.

— Quelle naïveté...

Bond ne répondit pas. Mais son regard, acéré, restait fixé sur elle. Il refusait de céder au doute.

Il répliqua, d'un ton tranchant :

— J'ai vu trop de monstres justifier leurs crimes par des idéologies.

Kan eut un sourire amusé. Presque tendre.

— Oh, James... Toujours à classer le monde en noir ou blanc.

Mais que faites-vous quand tout est gris ?

Elle se pencha, appuyant chaque mot avec la précision d'un scalpel.

— Votre propre gouvernement nous a financés.

Bond ne cilla pas, mais ses doigts se crispèrent sur son arme.

Kan haussa un sourcil, ravie. Elle avait planté une graine. Elle la voyait germer.

— Washington. Londres. Paris. Moscou. Tous.

Ils nous ont donné ce dont nous avons besoin. Les laboratoires. Les chercheurs. Les financements — déguisés en aides humanitaires.

Elle marqua une pause.

— Hope-Medicals n'est pas née de la folie, James. Elle est née de la peur.

Bond ne disait rien, mais il recomposait déjà les pièces.

Kan l'observait comme on contemple une grenade dégoupillée, curieuse de savoir quand elle



explosera.

— Le virus que vous cherchez à arrêter... est déjà en circulation.

Le silence, cette fois, fut absolu.

Plus glaçant que la nuit.

Bond ne bougea pas. Mais son souffle s'était ralenti.

Mesuré. Concentré.

— Non.

Un seul mot. Pas une question.

Un refus.

Kan sourit. Lentement.

— Si.

Elle se pencha de nouveau, ancrant son regard dans le sien.

— Les élites ont eu leur antidote avant même que la première goutte ne soit lâchée.

Pendant que vous courez après une souche dans un laboratoire, eux sont déjà protégés.

Bond serra les dents. Il sentait que le pire restait à venir.

— Ce ne sont pas eux qui ont besoin de vous, James.

Ce sont ceux qu'on a laissés sans défense.

Elle laissa le silence s'installer, puis frappa plus fort :

— Votre ami Q.

Bond ne bougea pas. Mais l'ombre d'un danger plus intime passa dans son regard.

— Pensez à son état.

Il comprit. Q n'était pas une victime collatérale.

Il était peut-être un test. Ou pire : un avertissement.

— C'est une partie d'échecs à l'échelle mondiale.

Votre camp a déjà perdu plusieurs coups... et vous n'avez même pas vu les pièces bouger.

Bond sentit une rage froide monter en lui.

— Qui ?

Kan s'adossa tranquillement. Elle avait gagné cette manche.

— Vous le savez déjà.

Vous avez toujours su.

Vous avez juste préféré... ne pas voir.

Elle le fixa. Attendant qu'il comprenne.

Bond ferma les yeux un instant.

Puis, une image.

M.

Le MI6. Le gouvernement. Les alliés.

Ils savaient.

Il rouvrit les yeux. Et Kan vit qu'il avait compris.

Elle murmura, presque affectueusement :

— Alors, que comptez-vous faire ?

Bond ne répondit pas. Mais dans son regard, quelque chose vacilla.

Une brèche.

La voiture poursuivait sa route dans la nuit londonienne.

Un silence pesant régnait dans l'habitacle.

Puis Kan sourit. Doucement.

— Je vois que vous avez enfin compris.



D'un geste fluide, Kan sortit une petite boîte métallique de son sac.

Elle la posa sur l'accoudoir, entre eux. L'objet cliqueta à peine.

Bond ne bougea pas.

— L'antidote.

Il baissa les yeux.

Une boîte anodine.

Un simple objet. Mais plus lourd que n'importe quelle arme.

Il releva le regard vers Kan, sondant son visage.

Cherchant le piège.

Elle ne disait rien. Pas de sourire. Pas de provocation.

Seulement cette certitude tranquille qui le rendait fou.

— Pourquoi ? demanda-t-il enfin. Sa voix était plus rauque qu'il ne l'aurait voulu.

Kan s'adossa légèrement. Elle l'observait comme un médecin ausculte un patient.

— Parce que vous en avez besoin.

Bond sentit une colère froide monter.

Il voulait qu'elle parle. Qu'elle justifie. Qu'elle prouve qu'il pouvait la haïr pleinement.

Mais elle ne le ferait pas.

— Je ne vous ai rien promis, grogna-t-il.

— Je ne vous ai rien demandé, murmura-t-elle.

Un silence dense. Coupant.

Bond fixait l'objet posé là, à portée de main.

Il ne savait pas s'il venait de gagner une manche... ou de perdre la partie.

Elle ne réclamait aucune faveur. Aucun service.

Et c'était pire qu'un chantage.

C'était une dette impossible à rembourser... parce qu'elle n'en réclamait aucun prix.

Kan inclina la tête, doucement, comme si elle lisait chaque tension sur son visage.

Puis, d'une voix plus basse, presque intime :

— Venez me voir à Calcutta...

Dans mon village. Lorsque vous aurez récupéré la souche de variole.

Bond leva lentement les yeux.

Elle n'avait pas dit si vous la récupérez.

Elle avait dit lorsque.

Elle savait.

Elle savait qu'il irait.

Qu'il n'avait déjà plus le choix.

La berline ralentit, puis s'immobilisa devant son immeuble.

Le chauffeur sortit sans un mot et ouvrit la portière.

Bond ne bougea pas tout de suite.

Ses doigts effleurèrent la boîte.

Il la prit.

Elle tenait dans sa main. Légère. Fragile.

Mais elle pesait plus que tout ce qu'il avait porté jusqu'ici.

Il descendit. La pluie tombait, fine, froide.

Elle traçait des sillons sur l'asphalte noir et sur son visage.

La portière se referma avec un claquement feutré, net et silencieux, comme un secret refermé sur lui-même.

Il resta là. Immobile.

L'antidote dans la main. Une tempête sous la cage thoracique.

Il avait reçu ce qu'il voulait.

Alors pourquoi avait-il l'impression d'avoir perdu ?

La berline s'éloigna, avalée par la nuit. Emportant Kan avec elle.

Bond ne bougea pas.

Seul, sous la pluie.

Un parfum de jasmin flottait encore dans l'air.

De retour dans son appartement, Bond trouva Aria plongée dans des cartes et des documents étalés sur la table basse.

La lumière tamisée projetait son ombre sur les murs. Elle leva les yeux en entendant la porte.

Son regard était concentré... mais inquiet.

— Alors ? demanda-t-elle, impatiente. Quand partons-nous ?

Bond ôta son manteau d'un geste lent, le posa sur le dossier d'une chaise, puis se dirigea vers le bar.

Il se servit un verre. Scotch, pur.

Il en prit une longue gorgée, dos à elle.

Aria l'observait. Bras croisés. Elle savait que quelque chose clochait.

— Où étais-tu, James ?

Il ne répondit pas tout de suite.

Puis, calmement, il s'avança vers la table, sortit la petite boîte métallique de sa poche et la posa entre eux.

L'objet fit un bruit mat, presque imperceptible.

— J'ai ce qu'il faut pour sauver Q, dit-il simplement.

Son ton était neutre. Mais Aria ne le quittait pas des yeux.



— Comment ?

Un instant de silence.

Bond passa une main sur son visage fatigué.

— Kan me l'a donné.

Aria resta figée. L'ombre d'un choc passa dans son regard.

— Tu as vu Kan ? Elle est à Londres ? Tu plaisantes ?

— Je voulais une solution, répondit-il. Je l'ai trouvée.

— Et en échange ? Qu'est-ce qu'elle veut ?

Bond hésita. Une fraction de seconde.

Puis il répondit, d'un ton maîtrisé :

— Rien. Elle ne m'a rien demandé.

Aria le fixa. Elle cherchait le mensonge dans ses yeux.

Un silence s'installa.

— Elle ne t'a rien demandé... pour l'instant.

Bond ne répondit pas.

Aria fronça les sourcils. Elle comprenait que quelque chose avait changé.

Quelque chose que Bond ne disait pas.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, plus bas.

Bond posa son verre, croisa son regard.

— Maintenant...

...Sauvons Q.



*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés